

On s'abonne à Lyon,

PROVISOIREMENT,

A l'Imprimerie du Journal,
Rue de la Poulallerie, 19.L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.

Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LES MARIS ONT TORT,

Proverbe.

ÉLISE DE SENNEVILLE.
ALFRED DE SENNEVILLE.
ARTHUR DE CHERMONT.
ROSE.

La scène se passe à Lyon, dans un petit salon fort élégant. Il est sept heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE (*seule, le coude appuyé sur un guéridon, dans l'attitude d'une femme
qui pense*).

Oh ! je me souviendrai long-temps de cette nuit !
Nuit d'amour, au milieu des clartés et du bruit ;
Nuit de fête et de bal, nuit pleine de mystère,
Nuit à faire oublier toute une vie amère ;
Nuit sainte, après laquelle il faut mourir, je crois,
Car ce sont des bonheurs que l'on n'a qu'une fois.
Oh ! je le vois encor, dans cette nuit sans voiles,
Sous ce ciel parsemé de splendides étoiles,
Oui, je l'entends encor me parler de bonheur ;
Et moi j'avais mon bras serré contre son cœur,
Et j'étais, au milieu de femmes réjouies,
Pensive, et je goûtais des douceurs inouïes.
Bien d'autres sont venus pour m'offrir leur appui :
Je les regardais tous et ne voyais que lui ;
Ces cris, ces voix, ces pas forts comme la tempête,
Je n'ai rien entendu. — J'avais perdu la tête !
— Ses paroles d'amour, comme un parfum d'encens,
Avaient à mon cerveau fait refluer mes sens ;
J'étais folle ! — Mais comme il m'aime ! — Bon jeune homme,
A tous ceux que je vois si supérieur ! — Comme
Il m'aime ! — Il m'a semblé qu'à ce mot de devoir,
Il m'a posé la main sur la bouche. — Oh ! le voir
Une dernière fois, et lui conter ma peine,
Et sentir sur mon front passer sa douce haleine ;
Et je rendrai le calme à mon sein soulevé ;
Et puis ces souvenirs mourront. — J'aurai rêvé !

SCÈNE II.

ÉLISE, ROSE (*accourant*).

ROSE.

Un jeune homme demande à parler à madame.

ÉLISE (*vivement*).

Son nom ?

ROSE.

Il ne me l'a pas dit ; et, sur mon ame,

On pourrait s'y tromper et le croire un Amour.

ÉLISE.

Oh ! tu le trouves donc bien beau ?

ROSE.

Comme le jour.

ÉLISE.

C'est lui ! — Rose, j'ai peur, mon cœur bat, mon corps tremble.
Qu'il entre !

ROSE.

Entrez, Monsieur. (*Elle sort.*)

ARTHUR, ÉLISE.

ARTHUR.

Ah ! nous sommes ensemble !

C'est bien moi, c'est bien vous, ange venu des cieux !

— Mais que vois-je ! et pourquoi ces larmes dans vos yeux ?

ÉLISE.

Ne me demandez pas, Arthur, pourquoi je pleure ;
Je ne puis rien vous dire. — Il faudra que je meure
Avec un tel secret.

ARTHUR.

Élise, votre main

Dans la mienne, et cautions. Vous m'avez dit : Demain

— En me quittant hier — vous saurez ma pensée ;

Vous saurez que je suis une pauvre insensée

Qu'un cœur trop vif entraîne et que la foi défend,

Et que mon seul refuge est ce Dieu qui m'entend.

Vous l'avez dit. — J'écoute.

ÉLISE.

Oh ! c'est toute une histoire ;

Votre incrédulité vous empêche d'y croire.

Écoutez cependant, ami. — Depuis ce bal

Qui dans mon cœur a mis tant de bien et de mal,

— Mon Dieu, pardonnez-moi ce que je vais lui dire ! —

Votre image occupant ma pensée en délire,

Je n'ai pu voir que vous, mes pleurs n'ont pas tari,

Et je n'ai pas osé regarder mon mari ;

Et puis, pour m'en distraire, égarée, éperdue,

Bien qu'une voix me dit : Non, tu n'es pas perdue !

Je suis sortie ; — errante, et sans trop bien savoir

Où je portais mes pas ; je dirai plus, sans voir

Personne autour de moi ; dans une sainte église

Un instinct m'a conduite, et là, je me suis mise

Humblement à genoux, et j'ai dit à mon Dieu

Le secret de mon cœur, — et puis j'ai fait un vœu !

ARTHUR.

Un vœu ! mais pourquoi Dieu mêlé dans ce mystère ?
Pourquoi lui confier un secret qu'il faut taire ?

ÉLISE.

Je ne fais rien sans lui ; son appui généreux
Ce matin m'a sauvée. Oh ! vous êtes heureux !
Vous vous affranchissez de toutes lois humaines,
Vous, hommes forts ! Pour nous, les lois ce sont des chaînes ;
Devant elles il faut s'incliner. — On le doit ;
Et de nous plaindre, hélas ! nous n'avons pas le droit.
Nous ne pouvons aimer sans que ce soit un crime ;
Il faut que notre amour soit toujours légitime.
Aussi j'ai dit à Dieu cela. Je l'ai prié
De se manifester à mon cœur effrayé,
De mettre dans mon âme une volonté forte,
Capable de lutter contre un cœur qui m'emporte.

ARTHUR.

Vous a-t-il répondu ?

ÉLISE.

Il m'a dit : Tu fais mal !

Tout amour adultère est un amour fatal !
Puis un prêtre m'a dit d'une voix irritée
Que du ciel à jamais j'étais déshéritée,
Si je trompais celui qui m'a donné son nom.
J'eus peur ; alors, à Dieu j'ai demandé pardon,
Et j'ai fait le serment de n'aimer plus personne.

ARTHUR.

Quoi ! l'église punit lorsque le Christ pardonne ?
Et cet homme toujours te tiendra dans ses bras ?

ÉLISE (avec exaltation).

Si je te jure aussi que je ne l'aime pas,
Me croiras-tu ? — Grand Dieu ! qu'ai-je dit ? je suis folle !

ARTHUR.

Oh ! non ; répète-moi cette douce parole.
Mais dis-moi, tu crois donc, dans tes rêves pieux,
Que toute passion nous arrive des cieux ?

ÉLISE.

Je le crois.

JOACHIM DUFLOT.

(La suite au prochain numéro.)

De la Critique de l'Art.

Je ne pense point que l'art puisse se subdiviser, en ce sens que le goût public doit être différent dans la capitale et dans la province, car le fond du caractère français est partout uniforme ; mais j'admets pourtant que, dans l'adoption d'un type, on puisse, suivant la couleur des localités, varier les nuances. Il est certain, par exemple, que les classes de notre société lyonnaise ont une physionomie particulière qui ne se rencontrerait pas à Paris. C'est ainsi que, lorsque Achard est venu reproduire sur notre scène la folle insouciance de l'ouvrier parisien aux bals des barrières, ou le laisser-aller négligé du commis, l'ouvrier lyonnais, devenu par la force des choses grave et préoccupé, ne s'est point reconnu dans cette peinture ; et nos prétentieux dandys du dimanche ont condamné de toute leur force la commode allure de leurs frères de Paris. Toutes les fois donc qu'il s'agit d'analyser la vérité d'une scène bourgeoise, je crois que le jugement ne sera pas infallible s'il n'a pas été prononcé dans la localité dépeinte.

Mais il y a loin de ces nuances sans cesse variables aux peintures des passions du cœur ou des misères de l'intelligence, qui se reproduisent éternellement sous les mêmes traits ; là donc, les opinions doivent se rencontrer unies, et s'il n'en est pas ainsi, le critique judicieux constate et combat un vice. Nous ne sommes plus au temps des fictions dramatiques ; chaque époque passée a eu les siennes. Le moyen-âge mystique a eu ses mystères ; le siècle de Louis XIV, que l'on est convenu de baptiser le grand siècle, s'est trouvé trop à l'étroit dans notre nature commune (1). Il a rêvé des hommes-géants, et pour établir l'harmonie entre leur langage et leur grandeur passionnelle, il a mis dans leur bouche la langue des Dieux (expression académique). La Régence au contraire, en voulant se rapprocher de l'humanité, est descendue plus bas qu'elle ; la débauche sociale composa presque tout son art, car je ne regarde pas comme personification dramatique de cette époque les quelques imitations du siècle précédent. La République transporta sur la scène la tourmente morale et politique ; l'Empire enfin voulut au théâtre singer le grand siècle, et faire rétrograder à la fois la pensée de la France ainsi que ses institutions. Si je voulais poursuivre

(1) J'excepte de ce jugement l'immortel Molière, qui seul comprit alors la mission scénique, et retraça la société dans toute la nudité de ses ridicules. Le XIX^e siècle s'agenouille encore devant ces tableaux vrais, et si la forme de la société n'avait changé depuis lors, les œuvres de Molière seraient presque les seules écoutées encore au théâtre.

jusqu'à nous cette revue du théâtre français, je montrerais que celui-ci, placé toujours sous le regard inquisitorial du trône, a plus ou moins conservé l'esprit de la politique régnante. Mais avec 1830 le romantisme est venu briser les vieilles règles, et si ses caractères n'ont pas toujours été sans exagération, du moins la langue parlée au théâtre a fait reconnaître l'homme dans l'acteur ; ce premier pas fait vers la vérité nous a conduits à de nouvelles conquêtes. L'ancienne école a été détruite. Notre époque exige impérieusement une vraisemblance complète dans l'intrigue, dans le langage, dans le jeu et dans les caractères dramatiques ; la France actuelle veut se voir agir et s'entendre parler au théâtre, elle veut y reconnaître dans toute leur vérité ses qualités et ses travers ; nous sommes en guerre ouverte avec l'exagération, et malheureusement la lutte n'est point encore finie.

Cette dernière remarque est vraie, surtout pour la province ; car la réforme de l'art y est difficile, le peuple n'en sent pas toute l'urgence, et les hommes de la scène, encouragés par le parterre à conserver les vieilles traditions, se font en scène une nature toute conventionnelle. Aux artistes cependant appartiennent le droit et le pouvoir d'opérer dans les masses une heureuse révolution ; et c'est en renonçant pour quelques jours à satisfaire les goûts viciés du public, qu'ils se préparent une gloire vraiment durable. Lorsque le sublime Bouffé apparut sur notre scène, il ne put point conquérir de suite une affection universelle ; mais peu à peu la vérité se fit jour, et cet artiste, plus que tout autre, fit naître à son départ tous les regrets populaires. Toujours par la même cause, Odry, si naturellement bête avec esprit, n'a d'abord excité que de faibles sensations, et voilà que maintenant la foule le suit et le prévient même avec son fou rire. Il est donc évident que la recherche du vrai entre dans l'esprit de notre époque, et comme c'est là le dernier pas de la raison publique, nous devons protester contre toutes les tendances contraires. Souvent déjà d'habiles écrivains ont proclamé cette vérité ; nous-mêmes, après eux, l'avons répétée ; mais comme l'amour du progrès ne s'inculque pas de suite dans l'opinion, il est bon que toutes les voix de la presse s'élèvent sans relâche pour appeler et assurer ce triomphe.

THÉÂTRES.

LIGIER. — ODY.

Allons, quoi qu'on en dise, la tragédie est morte, bien morte ; et Ligier, tout Ligier qu'il est, ne la ressuscitera pas. Elle était sublime au temps de Corneille, parce qu'elle était chevaleresque ; Racine ne la comprit pas aussi bien, et sa tragédie, à lui, sentit trop le grand roi. Voltaire ne la comprit pas du tout ; il la fit servir à sa philosophie, et il sembla n'écrire que pour une secte qui est déjà bien loin de nous. Chénier, entraîné dans la tourmente révolutionnaire, n'admit dans la tragédie que des passions républicaines. Enfin, M. de Jouy, sous l'empire, fit des tragédies glorieuses. Je veux bien admettre que l'image des passions d'une époque a été parfaitement représentée par tous ces grands noms que je viens de citer, y compris M. de Jouy ; mais si nous venons à chercher dans notre époque, époque de transition, puisqu'on est convenu de l'appeler ainsi, quelques traces de nos passions dans notre théâtre, je crois que nous serons fort embarrassés, et que nous serons, malgré nous, forcés d'écouter M. Scribe et *Bertrand et Raton*, cette tragédie bourgeoise (c'est un nom donné par Saurin) qui résume tant de choses.

Or, la tragédie proprement dite est morte. Tous les beaux efforts que fait Ligier ne peuvent pas produire de résultats. Ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, c'est l'histoire d'un mort qu'on ressuscite au moyen de procédés galvaniques. Ligier parti, la tragédie sera plus morte que jamais. Talma lui-même reviendrait aujourd'hui, que son zèle serait impuissant à la faire revivre. L'époque où nous sommes ne veut plus d'un genre qui ne peint rien et qui ne passionne pas. Les révolutions successives que nous avons vues nous ont tellement mûri l'esprit, que nous nous intéressons difficilement à ces malheurs prévus et scandés que M. Ducis a traduits pour la scène française. Cela n'implique pas cependant que la tragédie doive être rayée de nos affiches ; il y a trop de respects et d'admiration à satisfaire à l'égard de Corneille ; et, après tout, je crois que, si notre époque doit choisir entre tous les noms que je citais tout-à-l'heure, c'est pour Corneille qu'elle doit conserver son respect et son admiration. Mais, par grâce, laissons M. Ducis de côté, cet homme qui n'a point d'idées à lui, qui sait à peine parler sa langue, et qui traduit Shakspeare comme M. Delille a traduit Virgile, comme M. Bitaubé a traduit Homère.

Qu'on nous donne donc *Nicomède*, le *Cid* et *Polyeucte*, mais qu'on ôte *Hamlet* et *Othello* de nos répertoires.

Maintenant nous devons à Ligier la justice de dire que son talent est immense en raison du peu d'intérêt qu'inspire la tragédie, et que le public nombreux qui a assisté à ses représentations est un témoignage assez éclatant du bon goût lyonnais vis-à-vis l'interprète de la tragédie ancienne.

Si la tragédie est morte, en revanche il existe un genre qui ne mourra pas comme elle, c'est le genre-Odry. Le vaudeville bouffon est impérissable. Odry ne pourra jamais emporter ce genre avec lui ; il restera toujours des comiques dans toutes les classes de la société.

LA GITANA.

I.

Dans une chambre à coucher, sombre et élégante, une femme était étendue sur un lit de douleur ; elle venait quelques heures auparavant de donner le jour à une petite fille, qu'une berceuse tenait sur ses genoux près du lit de la malade. Tout à coup un bruit inaccoutumé se fit entendre, la porte s'ouvrit violemment, une femme couverte de haillons se précipita vers le lit de Mme de Sérano et y déposa une petite fille d'environ deux ans. Cette femme, jeune et belle encore, paraissait souffrir. — Madame, lui dit-elle en mauvais castillan et d'une voix brève, voici une petite fille que le ciel vous confie ; elle sera l'ange gardien de la vôtre et la providence de votre maison. Si vous refusez de la prendre, son sort est fixé, elle doit mourir !

En ce moment, et comme si la pauvre créature eût compris l'arrêt qu'on venait de prononcer, elle tendit ses petites mains innocentes vers la comtesse qui la prit dans ses bras et la baisa au front. — Pauvre enfant ! lui dit-elle, je ne t'abandonnerai jamais, tu seras ma seconde fille. — Jurez-le donc par votre enfant, dit la mendicante en la lui présentant. La comtesse fit le serment qu'on exigeait d'elle. — C'est bien, lui dit l'inconnue ; vous ne changerez jamais le nom de cette enfant qu'on nomme Médinia ; sa naissance est un secret, qu'un jour peut-être on pourra vous apprendre. En disant ces mots, elle s'approcha de la comtesse, lui saisit la main et y déposa ses lèvres ; une larme de reconnaissance tomba sur cette main bienfaisante, l'inconnue disparut aussitôt.

II.

Quinze ans après, deux jeunes filles étaient ensemble dans un pavillon, à l'autre extrémité du jardin. L'une était grande et svelte, son front brillait d'orgueil, ses yeux lançaient des éclairs, ses longs cheveux d'un noir de jais étaient rattachés sur le haut de sa tête avec une aiguille d'or ; l'autre était petite et blonde, la peau cuivrée de sa compagne faisait ressortir la blancheur éclatante de son teint et la douceur de ses grands yeux bleus foncés. La première était Nélia ; l'autre, douce et blonde, était dona Luisa de Sérano. Ces deux jeunes filles étaient étroitement liées de la plus intime amitié, elles savaient qu'elles n'étaient point sœurs et ne s'en souvenaient jamais. Aimez-vous bien, pauvres enfants ; assez tôt viendra un sentiment inconnu de vous et séparera vos deux cœurs ; le dévouement d'une de vous causera sa mort. Riez, riez, insouciantes !

Toutes deux étaient occupées, l'une à terminer une broderie, l'autre à bâiller sur un livre qu'elle ne lisait pas. — Écoute, dit Luisa, n'entends-tu pas ? c'est lui ! Et Nélia jeta brusquement son livre, s'élança à la fenêtre et fit tomber son mouchoir ; un jeune et beau cavalier s'empressa de le ramasser. Un instant après on frappa doucement à la porte du pavillon, une douce voix dit tout bas d'entrer ; c'était le jeune homme. — A laquelle de vous, Mesdames, appartient ce mouchoir ? — A moi, dit Nélia en rougissant beaucoup. Elle le prit et le cachait sous sa mante ; elle venait d'y froisser un billet. Quand elle fut seule, elle l'ouvrit et y lit ces mots :

« Nélia, je vous aime plus que ma vie et ne puis plus vivre sans vous.
 « Ma vie et mon bonheur dépendent de vous. Ce soir, à minuit, daignez
 « vous confier à l'honneur de don Juan de Lausterios, qui jure de vous
 « aimer toujours. Un mot de réponse, un seul mot ; tantôt, à l'heure de
 « la sieste, je passerai sous les fenêtres du pavillon. »

Nélia répondit : « J'y serai. » Vers le soir on vint l'avertir qu'une femme, à la grille du parc, demandait avec instance à lui parler ; on lui remit un billet, il contenait ce peu de mots : « Au nom de votre
 « père. » Qui donc pouvait lui apprendre ce mystère de sa naissance qu'elle brûlait de savoir ?

Elle descendit promptement au jardin, traversa le parc et vit venir

à elle une femme bizarrement vêtue ; elle avait une jupe de laine verte à raies, un corset rouge de même étoffe ; sa tête et ses épaules étaient couvertes d'une mante de serge noire. Elle s'approcha de Nélia, lui prit la main, la fit asseoir sous de grands citronniers. Le contact de cette main froide fit tressaillir Nélia ; il se fit un long silence entre ces deux femmes qui s'examinaient avec défiance et curiosité. La gitana, car c'en était une, était en admiration devant cette belle jeune fille ; elle n'osait parler ; puis enfin, s'approchant davantage, elle lui prit une main que Nélia ne retira point. — Elle était fascinée.

La gitana rompit le silence la première. — Pauvre enfant ! dit-elle en lui prenant la main, vous êtes belle, je suis heureuse ! Ce moment me dédommage de dix-sept années de larmes. Je viens, Nélia, vous révéler le secret de votre naissance ; puissiez-vous ne jamais maudire votre mère, mon enfant ! — Ah ! dit Nélia en se redressant et lui prenant les mains, parlez, parlez, de grâce ! Ma mère ! j'aurais une mère, moi ! Les yeux de Nélia brillaient de bonheur. — Parlez ! ma mère où est-elle ? Ah ! vous me faites mourir ! Dites, dites donc, je ne puis attendre !

Et la pauvre gitana la contemplait avec extase ; sa figure rayonnait d'une béatitude céleste. — Ton père, lui dit-elle avec une espèce d'orgueil, ton père est un des premiers seigneurs d'Espagne ; voici son portrait. Elle lui remit un petit paquet cacheté. — Ah ! dit la jeune fille. Et ma mère, ma mère ! — Ta mère ! reprit la gitana d'une voix lente et grave, ta mère appartient à une secte errante et proscrite en Espagne ; ta mère est une gitana. — Oh ! fit Nélia en lâchant les mains de la mendicante et reculant avec horreur.

La gitana cacha son visage dans ses mains, et, relevant la tête, on pouvait voir encore la trace de ses larmes ; elle s'approcha d'elle, et, se baissant agenouillée, elle lui prit la main. — Écoute, Nélia. Ta pauvre mère fut bien malheureuse ; contre les lois de son pays, elle a aimé un homme des villes qui lui-même, épris de sa beauté, l'enleva à ses frères et l'abandonna ensuite. Retournée dans sa tribu, elle fut condamnée à mort ; car c'est un crime, mon enfant, pour une gitana, d'aimer un noble espagnol. On lui accorda la vie, à condition qu'elle livrerait son enfant à ses frères. Elle s'y refusa, et vint implorer la généreuse protection de Mme de Sérano. Une mère pouvait bien s'humilier pour son enfant. J'ai réussi, ma fille fut sauvée.

La gitana contempla sa fille, une larme d'orgueil brillait dans son grand œil noir. — Ainsi, lui dit Nélia froidement, vous êtes ma mère ? — Oui, ta mère qui t'aime, Nélia ! Veux-tu la suivre ? Pour toi j'abandonnerai mes frères ; nous irons loin, bien loin ; je satisferai tes moindres caprices, tu n'auras pas d'esclave plus dévouée que ta mère. Ton père, mon enfant, t'a abandonnée ; il ne te reste au monde que la pauvre gitana : veux-tu la suivre ?

Nélia, attendrie, se jeta dans les bras de sa mère en lui prodiguant les noms les plus doux et les plus tendres caresses. La pauvre mère était folle de bonheur. — Oh ! dit-elle, ma fille me suivra !

C'était, après le rêve, le réveil. Nélia s'arracha de ses bras et réfléchit un instant. Quitter tout pour suivre sa mère, pauvre, abandonnée, lui semblait un devoir ; mais elle aimait, il lui fallait quitter son amour. Elle n'hésita plus, son orgueil vint refroidir sa raison et son cœur. — Je ne vous suivrai pas, dit-elle, jamais ! La gitana s'éloigna lentement, et lui dit pour dernier adieu : Je veillerai sur toi, mon enfant ; quand tu seras malheureuse, je reviendrai.

Dix heures sonnèrent, Nélia resta seule dans le jardin ; elle le parcourut en tous sens ; le bruit des feuilles l'agitait d'un tremblement convulsif, son cœur battait à briser sa poitrine. Enfin minuit sonna ; elle courut au pavillon, don Juan y était déjà. Il vint se jeter à ses pieds et saisit dans les siennes sa petite main brune et potelée. — Ah ! ma belle, ma bien-aimée, mon amour, m'aimez-vous ? — Oh ! dit Nélia, je vous aime au-dessus de ce qu'il y a de plus saint au monde ! Ma vie, c'est vous ; depuis que je vous connais, de cet instant seulement j'existe. Don Juan, j'aime votre voix si douce qui fait vibrer en mon cœur tout ce qu'il y a de tendres sentiments ! Don Juan, mon dieu, mon amour, je t'aime plus encore que Dieu et ma madone ; pour toi je donnerais mon salut éternel ! Elle retomba près de lui qui la contemplait dans une extase de bonheur. — Tu es beau, mon amour ! lui disait-elle en passant ses doigts dans les boucles parfumées de sa noire et soyeuse chevelure qu'elle baisait. Lui, la tenait étroitement serrée dans ses bras. Ce regard d'homme, fixé sur le sien, la fascina ; elle ferma les yeux, un cri s'échappa de sa poitrine, elle tomba sur les genoux du comte, qui l'appelait des noms les plus doux ; elle ouvrit languissamment ses yeux, sa tête se pencha en arrière, un baiser fut reçu et rendu, puis mille autres encore ; l'Espagnole, plongée dans une longue

extase d'amour, oubliait tout. Le jour commençait à paraître, ils se donnèrent encore un dernier baiser, et se séparèrent. Deux mois s'écoulèrent ainsi; Nélia n'avait jamais été si belle : on eût dit qu'une fée venait chaque matin à son réveil lui faire don de beauté.

III.

C'était chose étrange à voir que ces deux jeunes filles, si rieuses et si belles autrefois. Maintenant dona Luisa semblait entrer dans une vie nouvelle, elle était brillante de beauté; la pauvre Nélia, au contraire, semblait s'incliner vers la tombe. Un jour elle rencontra sa mère dans le parc; la pauvre gitana s'approcha avec crainte. — Vous souffrez, Nélia, lui dit-elle; que puis-je pour vous, mon enfant? — Oh! dit la jeune fille, pourquoi ne m'avez-vous pas abandonnée à la haine de vos frères! Je suis condamnée à mourir, moi; j'ai eu un amant, il m'a abandonnée; vous voyez bien qu'il faut que je meure! — Non, ma fille, non, je te vengerai, dit la gitana. — J'ai pardonné, ma mère. — Je ne pardonne pas, murmura-t-elle tout bas. — Ma mère, ma mère! dit Nélia, une dernière prière; le nom de mon père? — Tu le veux, mon enfant! — Je vous en prie! — C'est le comte de Lausterios. — Qu'avez-vous dit, ma mère! A-t-il un fils? — Oui, un fils de vingt ans, qui se nomme don Juan.

Nélia poussa un cri affreux et s'éloigna rapidement; tout à coup elle aperçut une robe blanche étincelant à travers le feuillage, et une voix bien connue dit : A demain. Nélia s'avança vivement, c'était le comte de Lausterios; elle resta immobile, puis, saisissant vivement la main de dona Luisa, elle l'entraîna vivement. — Pardonne, chère sœur, lui disait la douce enfant; pardonne si j'ai eu un secret pour toi. Eh bien! apprends combien je suis heureuse; tu ne sais pas? nous sommes fiancés l'un à l'autre; dans huit jours il sera mon époux. Nélia n'en put entendre davantage, ses yeux se voilèrent d'un nuage; elle allait tomber, on la soutint : c'était la gitana. — Vengeance! dit-elle, ma fille, ils me l'ont tuée! — Ma mère, c'est M^{lle} de Sérano. La gitana resta immobile, Nélia tomba sans connaissance dans ses bras.

IV.

Le lendemain Nélia était au salon, couchée presque sans vie sur une ottomane de velours noir; elle était blanche comme une morte. Dona Luisa était près d'elle; la porte s'ouvrit, on annonça le comte de Lausterios et son fils. Nélia se redressa de toute sa hauteur et retomba sans force sur le canapé. — Oh! venez, don Juan, venez! dit Luisa. Et elle l'attira vers le canapé. Nélia se retourna avec horreur; puis, se redressant, elle se tourna vers le comte et lui fit signe d'approcher d'elle; elle pria ceux qui l'entouraient de s'éloigner. Le comte était près de la malade; il la considérait avec curiosité, et comme cherchant à rappeler ses souvenirs. — Monseigneur, lui dit-elle d'une voix basse, bénissez, avant qu'elle ne meure, la fille de Fatma de Bohême! Et tirant de son sein le portrait que lui avait remis sa mère, elle le rendit au comte qui s'inclina en silence; il murmura une prière et la baisa au front; elle lui sourit; puis, son cœur brisé et près de s'éteindre pour jamais, elle dit d'un accent de voix déchirant : Mon frère!...

On se rapprocha d'elle, elle était morte; une femme agenouillée et sanglotant était à ses pieds. C'était la gitana. DOLORES.

CAUSERIES.

— Le fils de Donjon, notre excellente flûte, vient d'obtenir le premier prix de flûte au Conservatoire de Paris. Le jeune Bruno, notre compatriote, a remporté le second prix.

— La commission du monument Jacquard s'est enfin décidée à s'occuper de son travail, après deux années de mûres réflexions. On devait, du reste, s'attendre à ce peu d'empressement, quand on se souvient que ce citoyen, qui a fait tant d'honneur à son pays, a été conduit à sa dernière demeure par six de ses compatriotes seulement.

— M. Provence a déployé, dit-on, tout son savoir et toute son expérience pour la mise en scène de *Mandrin*, dont la première représentation aura lieu jeudi.

— M^{lle} Pauline Gobert a terminé heureusement ses débuts. Depuis quelque temps, cela n'est pas toujours de bon augure.

— *La Neige et les Ouvriers*, telles sont les deux nouveautés, ou à peu près, qu'Odry et Lefèvre ont jouées cette semaine au Gymnase. Ces deux petits chefs-d'œuvre du genre des Variétés ont été rendus avec un ensemble dont Odry a paru satisfait.

— Le public se fait aux manières d'Odry; on commence à comprendre que c'est un comédien naturel et vrai.

— Odry n'a plus que quelques représentations à donner; il est attendu à Marseille le 20 de ce mois.

— Une représentation extraordinaire se prépare au Gymnase. Alexandre, l'acteur aimé, doit y jouer, pour son bénéfice, *Clermont ou la Femme de l'artiste*, cette pièce du Gymnase qui a fait courir tout Paris. Le rôle de Clermont, créé par Bouffé, sera joué par Alexandre, qui nous montrera son talent sous un nouveau jour.

Cette représentation, qui est irrévocablement fixée au jeudi 16 août, se composera, en outre, de *Mathias l'invalidé*, vaudeville en deux actes, du théâtre des Variétés, et de *la Liste de mes maîtresses*, vaudeville en un acte, du théâtre du Palais-Royal.

Avis.

L'administration de l'Entr'acte prévient ses abonnés que la lithographie qui devait paraître aujourd'hui, et qui représente les Tilleuls de Bellecour, est d'une dimension telle, que les soins qu'on y apporte la forcent à remettre à dimanche cette publication.

Logogriphe.



Retranche ma tête et ma queue,
Du genre humain je suis le fondement;
Laisse-moi ma tête et ma queue,
Je suis de vos jardins le plus bel ornement.

Le mot du dernier logogriphe est cœur.

ANNONCES.

Un jeune homme de l'âge de 22 ans, grand, fort et robuste, sachant lire, écrire et un peu de calcul, offre ses services en qualité d'homme de confiance et même de peine. — S'adresser à M. CHAIGNE, ancien commissaire des guerres, rue de la Fronde, n° 8, qui donnera sur la moralité du jeune homme des renseignements qui ne laisseront rien à désirer.

Effets perdus.

Jeudi 9 août, entre cinq et six heures du soir, de la place des Célestins au théâtre du Gymnase, on a perdu une petite boîte rouge, contenant cinq bagues, un jone, un solitaire, une jarrettière à trois pierres, une semaine, le tout en brillants et une seule rose.

Ceux qui les auraient trouvés voudront bien les rapporter chez M^{me} FAIVRE, place des Célestins, n° 9. — Il y aura bonne récompense.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressionnante du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

GUÉRISON
DES RHUMES,
TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.

SOINS DE LA BOUCHE.

M. E. VISINET, chirurgien-dentiste, reçu par la Faculté de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il recevra les personnes qui voudront bien le consulter sur les maladies de la bouche, dents artificielles, râteliers, etc.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Rue Clermont, n° 5.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

L'entr'acte.



M. EL GUER.